



L'île des anamorphoses

version de Norbert Czarny

Il n'y aurait que soixante secondes dans une minute, soixante minutes dans une heure, vingt quatre heures dans la journée, etc. Il y aurait aussi cinquante-deux semaines dans une année. C'est ce que l'on affirme, par désir de simplifier, par convention ou par paresse.

Tout le monde sait que de telles mesures sont fausses ou à tout le moins trop objectives pour tenir debout. Une personne amoureuse qui attend un signe de l'être aimé trouve le temps très long. Une équipe de football, en finale de Coupe, attend avec impatience le coup de sifflet final, si elle a marqué contre le cours du jeu et qu'elle affronte la meilleure équipe au monde. L'assaut des buteurs adverses contre ses cages dure à l'infini. Que dire enfin d'un homme enfermé dans une salle de bain, sans télévision ? L'heure compte davantage que soixante minutes.

Le contraire existe aussi : c'est pourquoi on a inventé le décompte des arrêts de jeu pour l'équipe qui cherche à égaliser avant des prolongations, les écrans de taille réduite permettant de regarder une longue série dans un lieu aux dimensions étriquées, et la patience, pour qui attend une réponse de l'être aimé.

Pour qui trouve le temps trop court, la minute de quatre-vingts secondes n'existe pas encore, ni l'année de cinquante-trois semaines. Encore que.

Si le temps de boucler une thèse, écrire un roman ou avancer une recherche manque, on peut arrêter le temps afin de mener à terme la tâche en question. L'idée a été lancée par un certain Henry Bucher qui le raconte dans *Souvenirs d'un chroniqueur de chroniques* (Liège, 1932). L'écrivain d'origine argentine Juan Rodolfo Wilcock relate cette expérience dans *La Synagogue des iconoclastes*¹. Bucher était historien et traducteur de textes datant du Moyen-Âge. Les traductions qu'il voulait mener à bien lui demandaient des dizaines d'années. Il trouva une solution des plus simples : un jour précis, il arrêta le calendrier, ne déchira pas la page de l'éphéméride et fit tout ce qu'il avait à faire, mais aussi ces tâches subalternes (répondre aux lettres, ranger ses papiers et ses chaussettes, revoir les écrits pour les voraces imprimeries, sans oublier les voyages, les mariages, les décès, les révolutions, les guerres et autres pertes de temps) que l'on

¹ Gallimard 1977 traduit de l'italien par Giovanni Joppolo.



repousse, faute de temps. Cet arrêt du temps eut de nombreux effets positifs : à l'âge de cinquante-neuf ans, Bucher n'en avait que quarante-deux.

Est-ce un haut-fonctionnaire bruxellois qui eut l'idée ? Une femme politique désireuse de soulager ses compagnes du monde entier accablée par les tâches ménagères encore à elles dévolues ? Un conseil international décida qu'une 53^e semaine ne serait pas de trop pour rattraper le retard, se donner du temps ou, simplement, travailler plus, sans forcément gagner davantage.

Un écrivain quelque peu obsessionnel (mais écrivain obsessionnel est un pléonasme) profita de cette révolution. Obsessionnel parce qu'il voulait tout écrire, s'attacher au moindre détail, raconter le plus infime instant, en somme transformer son existence ordinaire, la sublimer, en faire une œuvre d'art. Et parce que collectionneur.

L'homme en question, qui se faisait appeler Jérôme Bucher, en hommage au saint des traducteurs et au savant belge, avait décidé de rédiger son autobiographie à la troisième personne, à partir d'une collection de stylos plume. Or il possédait cinquante trois stylos. Il disposait pour ce faire de 53 jours², ceux d'un enfermement lié à une grave pandémie. Grave, parce que l'amoureux attendant un signe n'avait rien reçu, parce que les footballeurs n'avaient même pas pu s'entraîner ou jouer à huis-clos, et que l'amateur de télévision avait frôlé l'intoxication dans son réduit avec douche et lavabo. Revenons à Jérôme Bucher qui n'avait pas connu ces tourments, bien au contraire.

Chaque matin, il s'installait à la table de cuisine, sortait un stylo de sa collection, et écrivait un épisode d'une existence plutôt banale et convenue, mais existence quand même. Jour après jour, stylo après stylo, il écrivait. Le choix de la troisième personne lui permettait de donner une dimension épique à ce qui manquait de relief.

Quand il était enfant, sa mère lui avait offert son premier stylo, pour son anniversaire qui coïncidait avec son entrée en sixième. Elle souhaitait qu'il aille loin, et haut. Il n'était jamais allé au-delà de Montbard, n'était pas devenu grutier, laveur de carreau à La Défense (encore moins à Dubaï ou Shanghai), ni spatonaute.

Chaque stylo, d'abord décrit de façon méticuleuse, donnait lieu à une anecdote, ou une aventure. Encore que voyager en Micheline entre Laroche-Migennes et Montbard, ou connaître une panne d'essence sur la N112, vers Les Ulis, dans une vieille 205, ce n'est pas très palpitant.

² Aucun rapport cependant avec le roman inachevé de Georges Perec.



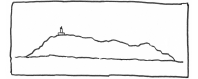
Le stylo, c'était aussi une rencontre ou une transmission. Il avait hérité une plume de son père, agent d'assurance. Ce stylo-plume promotionnel venait d'un client qui possédait une petite entreprise d'électricité et on lisait sur le corps « mettez-vous au courant ! ». Avant de disparaître haut et loin (quelque part dans le Népal, avec une autre que la mère de Jérôme), le père lui avait laissé une boîte contenant également des boutons de manchettes et une chevalière. Mais aussi un cintre à cravates.

Nous ne ferons pas la liste de tous les stylos, des circonstances dans lesquelles il les avait reçus. Chacun devine : communion, examens réussis, cadeaux d'ami(e)s, stylo offert par son ex-épouse (laquelle l'avait quitté assez tôt pour aller loin mais pas haut, du côté de Brest). Il en avait reçu un en dédommagement, lors d'un licenciement : il venait de connaître un haut, comme guide à Montmartre, le bas avait suivi, quand ses employeurs avaient constaté qu'il ne maîtrisait aucune langue étrangère, et lui avaient donc montré la porte, mais offert le stylo.

Des hauts et des bas. Cela dit, il n'avait pas travaillé comme gardien de parking, égoutier ou conducteur de métro. Pas mal de trous d'air, et pas seulement quand il avait travaillé comme stewart sur un vol Paris-Zurich. Là encore licencié pour faute grave, comme l'un de ses collègues et amis, résidant rue Erlanger.

Pourtant, au vingt-huitième ou vingt-neuvième jour devant le Formica de la table, il avait connu le doute. Rédiger à la troisième personne des aventures aussi misérables qu'un licenciement ou une panne d'essence sur la N112, vers Les Ulis, dans une vieille 205 demandait un génie qu'il n'était pas sûr d'avoir. Il le fallait pourtant, parce qu'il disposait de ce temps, parce qu'il possédait cette collection conçue pour tracer pleins et déliés, et pour remplir, d'une encre bleu nuit, le blanc de la page. Il fallait raconter l'allumette qui ne craque pas, la mayonnaise trop liquide, le drap trop rêche qui vous gratte les jambes dans une chambre d'hôtel à Saint-Quentin (mais aussi, qu'est-ce qu'on faisait à Saint-Quentin une nuit d'automne 20.. ?). Il fallait raconter la rencontre amoureuse qui n'aboutit à rien : on était en train de boire un verre dans un bar, quand le patron a annoncé la fermeture. Et le soudain départ de son épouse, le laissant seul avec des canaris qu'il oubliait de nourrir ? Et la première fois au zoo, admirant les pangolins, les zèbres, les tatous et les chauves-souris, quand il avait écrit un compte-rendu pour le cours de sciences naturelles, en cinquième ?

Assis devant sa table de cuisine, au trentième jour, accablé par l'inanité d'une existence sans relief, avec beaucoup plus de bas que de hauts, il se mit à douter.



Alors il eut l'idée : loin d'être un collectionneur de stylos plume, il deviendrait tueur en série, usant des moyens les moins sanglants et les plus raffinés pour éliminer ses victimes. Il en trouverait 53. Il écrirait à la première personne et ce serait son autobiographie. Peu importe son nom, son existence réelle, la RN 112 et les canaris. Il n'arracherait pas la page d'éphéméride et s'y collerait.

Je ne sais pas si j'aurai du succès. Est-ce que mes amis de l'Essonne et de Montbard, ceux qui m'attendent à la descente du TER me conduiront à la Maison de la presse aussitôt ? Est-ce que la file d'attente ira jusqu'à la maison de Buffon ? Avec quel stylo est-ce que je signerai *Cinquante trois cadavres* ?